

DVD la Guerre de Bosnie



OPEN MEDIA PRODUCTION ET PHILIPPE BUFFON PRESENTENT
LA GUERRE DE BOSNIE

- DANS CE DVD : TROIS REPORTAGES**
- SNIPER LA MORT AU BOUT DU FUSIL
 - LES FOUS DE GUERRE
 - OBJECTIF SARAJEVO



Critiques de presse de

**France
Soir**

**Le Monde de
l'Observateur**

Télérama

Le Monde

**tele
7
JOURS**

LE FIGARO
Journal quotidien national français

SNIPER : LA MORT AU BOUT DU FUSIL

REPORTAGE

« Envoyé spécial », France 2, 20 h 50

Sniper : le jeu mortel

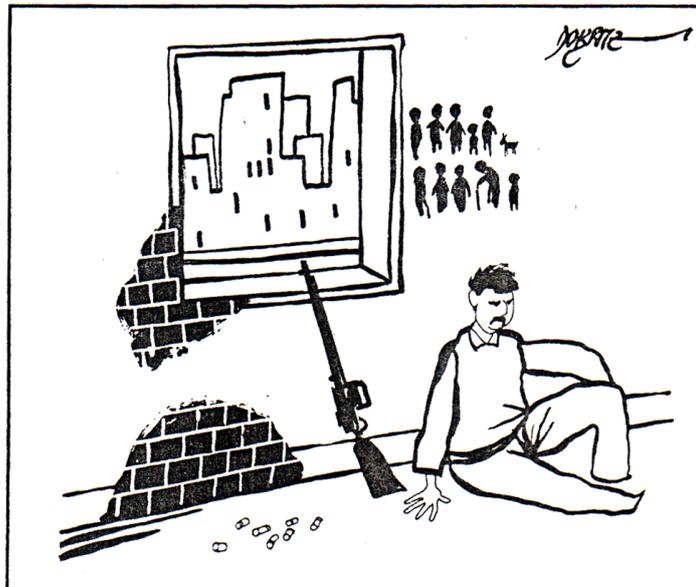
Portrait d'un jeune franc-tireur de Sarajevo qui pleure parfois mais trouve son arme « très belle, très douce et très dangereuse ».

Dans l'ombre ou la lumière, à l'abri d'une cloison parsemée d'éclats ou dans l'herbe folle d'une prairie transformée en cimetière, Goran a toujours la même musique dans les oreilles : crépitement des balles et sifflement des roquettes.

Ce jeune « combattant bosniaque » promène sa longue silhouette au milieu du chaos comme s'il y avait toujours vécu. Il a pourtant connu, naguère, la douceur de vivre à Sarajevo. Mais il a vu son monde sombrer dans la fureur de tuer. « *Je hais ce monde* », dit-il dans le reportage diffusé dans le cadre d'*Envoyé spécial* (20 h 50 sur France 2)

A 26 ans, Goran est passé sans transition de l'université de biologie aux bunkers de la défense territoriale bosniaque. Il a troqué ses livres contre un fusil à lunette et passe tous les jours le même examen : tuer l'ennemi caché, celui qui « *va tuer une femme ou un enfant si je ne le tue pas* ».

Le visage glabre, les yeux doux, Goran appartient à une



race de guerriers très répandue dans l'ex-Yougoslavie : les snipers, ces tireurs isolés qui, dans chaque camp, ont « *la mort au bout du fusil* ». Il dit : « *Tirer est un moment terrible.* » Il lui arrive de fondre en larmes. Mais il parle de son arme comme d'une femme :

« *très belle, très douce et très dangereuse* ».

Depuis plus d'un an, les journalistes du monde entier ont eu maintes fois l'occasion d'observer la vie quotidienne et la psychologie de ces francs-tireurs. Philippe Buffon a mis sa caméra sur les talons

d'un jeune homme comme il y en a aujourd'hui des centaines à Sarajevo. Son témoignage ne porte pas seulement sur cette guérilla bizarre qu'on livre d'une fenêtre à l'autre, entre des immeubles crevés d'impacts. Il montre aussi les risques que prennent les reporters pour nous aider à la comprendre.

Certaines images rappellent Beyrouth, mais c'est une autre guerre. Goran en connaît tous les codes : il sait où l'on peut traverser, quand l'on doit courir, si l'on peut rester à découvert et quand il faut fuir. Ses adversaires ne sont ni des Serbes ni des soldats ; seulement « *des animaux* ».

Pas d'hémoglobine, pas de victimes agonisantes. Philippe Buffon ne cherche pas à apitoyer le téléspectateur confortablement installé dans son fauteuil. Il décrit froidement, brutalement, ce jeu mortel auquel on se livre tous les jours à deux heures d'avion de Paris.

Philippe GÉLIE.

Jeudi soir

Violence puissance 3

Envoyé spécial

20.45, France 2

Il a 26 ans, un fusil entre les mains et l'air désespéré. Depuis quatre mois, il ne voit sa maison que de loin, du haut des ultimes étages d'une tour transformée en mirador. Goran est un franc-tireur bosniaque, un de ces « snipers » qui font régner la peur dans les rues de Sarajevo. C'est à travers son témoignage qu'« Envoyé spécial » aborde, pour son émission de rentrée, le drame yougoslave.

Avant la guerre, Goran était étudiant en biologie ; aujourd'hui, au sein d'un groupe d'hommes armés, il mène la vie d'un soldat. Des fenêtres de la tour qu'ils ont investie, Goran désigne le quartier d'en face, celui de son enfance, « un ghetto » coupé du reste de la ville, que surplombent d'autres immeubles, QG des snipers serbes ceux-là. Entre deux séances de tir, il se confie, raconte sa guerre, sa première victime. Des propos tout bêtes. Hésitant, le regard fuyant la caméra, Goran cherche ses mots, et pleure quand il les trouve...

À Mogadiscio aussi, la vie ne tient qu'à un fil. Ici, si l'on s'entre-tue, c'est pour un sac de céréales. D'un périple de deux semaines en Somalie, Valérie Fourniou, Jean-Louis Melin et Stéphane Polion ont rapporté un reportage poignant. Rien que l'on ne sache déjà, mais enfin, devant les yeux, ces silhouettes faméliques qui chancellent et s'effondrent dans l'indifférence, ces centres nutritionnels saturés où des enfants ne trouvent pas même la force de manger et se laissent mourir, le port de Mogadiscio transformé en camp retranché à chaque arrivée d'aide alimentaire. Les images insupportables et indispensables d'un pays qui n'est plus aujourd'hui qu'un immense cimetière.

Également au sommaire, un remarquable reportage de Michel Mompontet et Vincent Maillard sur la « matanza », pêche traditionnelle d'une violence inouïe qui ensanglante chaque année les eaux du large de l'île sicilienne de Favignana.

Nathalie CROM

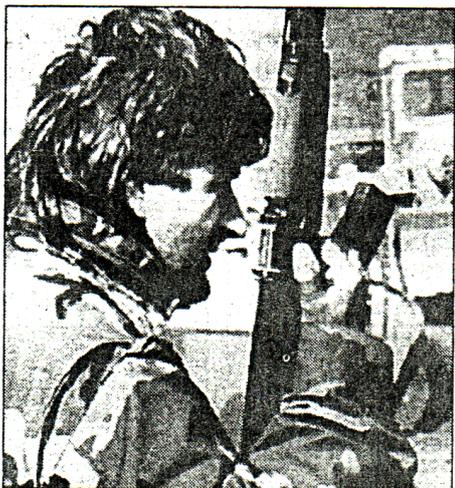
SNIPER : LA MORT AU BOUT DU FUSIL

ENVOYÉ SPÉCIAL (FRANCE 2, 20.50)

Une rentrée sanglante

Sarajevo, la Somalie et la pêche au thon. Point commun: la violence, inouïe.

● Tout d'abord, arrêt sur images imprenables en ex-Yougoslavie, mais prises quand même par des journalistes courageux. Ainsi, à Sarajevo, de hautes tours à moitié



Un tireur serbe dans Sarajevo.

EPA

détruites abritent des tireurs embusqués nommés «snipers». Le jeune Goran est de ceux-là. Avant, il était étudiant en biologie. Aujourd'hui, il passe son temps à répéter les mêmes gestes: chercher la cible, viser et tirer pour tuer.

«Quatre mois que je suis un soldat et que je ne veux pas être un soldat.» Lorsqu'il voit les civils enfermés, sans nourriture, sans eau ni électricité, il pense que la situation sera bientôt identique à celle de Varsovie pendant la Seconde Guerre mondiale et pleure comme un enfant en criant: «Coupez!» Puis, calmé, il ose dire qu'il aime son arme: «Sauf quand je dois tuer. Mais les armes sont comme les femmes: belles, très douces, mais dangereuses.»

Autour de lui, les avis fusent sur cette guerre que les habitants ne comprennent pas: «Depuis des générations, on est trop mélangés. Il nous faut donc vivre ensemble et rester ensemble.» Seulement, il y a

trop de haine. Même les enfants ont délaissé leurs vrais jouets et ne peuvent s'amuser qu'avec des armes.

En Somalie, les armes parlent également d'elles-mêmes. C'est-à-dire que pour pouvoir manger il faut avoir un fusil à la main. Comme d'habitude, les enfants paient de leur vie la folie des hommes. Assommés par la souffrance et la faim, les petits marchent comme des vieillards. Ou sont posés sur le sol, tels des paquets de guenilles. Cinq cents d'entre eux meurent ainsi chaque jour, sans un son, sans une plainte. Dans la capitale, des véhicules remplis de bandes armées sillonnent les rues et parfois s'affrontent. Bilan: encore des morts ou des blessés que les chirurgiens opèrent sans relâche.

Pour terminer, un reportage consacré à la pêche au thon montre une autre forme de tuerie, mais tout aussi cruelle. Difficilement supportable elle aussi.

Lise Wyon

SNIPER LA MORT AU BOUT DU FUSIL

Sarajevo aujourd'hui.

Envoyé spécial

Magazine de Bernard Benyamin et Paul Nahon. Présentation : B. Benyamin. Sous-titrage codé.

Sarajevo : Sniper, la mort au bout du fusil (Philippe Buffon). Ce reportage – dont nous n'avons pu voir qu'une partie – brosse le portrait d'un franc-tireur embusqué dans une tour à moitié détruite de Sarajevo. Avant la guerre, Goran était étudiant en biologie. Aujourd'hui soldat, il passe des journées entières avec un groupe de tireurs bosniaques, à scruter l'horizon et viser les Serbes d'en face qui, eux, prennent les civils pour cible. Quatre mois qu'il n'a pas mis le nez dehors et vit dans l'angoisse permanente d'une riposte serbe. Ses mots, simples et banals, en disent moins long que ses regards perdus ou sa nervosité mal dissimulée. Et si le côté périlleux du reportage (l'avance à découvert du journaliste-baroudeur, caméra au poing, pour rejoindre la tour) impressionne autant qu'il irrite, l'image la plus forte reste celle d'un garçon de 26 ans, sûr de rien, et qui craque.

Somalie : à faim et à sang (Valérie Fourniou, Jean-Louis Melin et Stéphane Poli). Avoir 10 ans en Somalie, c'est aujourd'hui mourir de faim ou survivre avec une Kalachnikov entre les mains. Dans ce pays de la corne africaine, sans gouvernement et sans loi, les habitants sont devenus les otages de bandes armées qui s'affrontent. Et, comme pour toutes les famines et toutes les guerres, ce sont les enfants les plus touchés : cinq cents meurent chaque jour. De Mogadiscio, la capitale, à Merca, en passant par Baidoba, les reporters ont

filmé «l'enfer sur terre», comme disent les médecins de MSF. (Nous n'avoir pu voir ce sujet.)

Sicile : les thons (Michel Mompointet et Vincent Maillard). Les pêcheurs de l'île de Favignana, au large de la Sicile, passent des heures à scruter les profondeurs marines. Allongés à fond de côle, ils observent à travers un hublot les thons emprisonnés dans un labyrinthe de nasses. Enfin, le jour de la «matanza» est décrété : un rituel millénaire au cours duquel, armés de harpons et de crochets, les pêcheurs procèdent à la mise à mort de poissons pesant jusqu'à cinq cents kg. Au milieu des touristes venus assister au spectacle, un Japonais n'en perd pas une miette. C'est lui qui a financé cette pêche miraculeuse (vingt millions de francs) et qui embarquera, après dépeçage, la précieuse marchandise. Gucino l'Homme aux chats, Benito le Silencieux et Clemente, une carcasse de catcheur rehaussée de boucles blondes, sont les trois «tonaroti»-vedettes (pêcheurs de thon) de cette matanza. Filmé au ras des visages, façon Sergio Leone, sur une musique de western spaghetti, le reportage joue sur les effets de grand angle et en rajoute volontiers côté filtres de couleurs. Les personnages s'y prêtent bien – des vrais pros ! – quand, tout à coup, ce parti pris de mise en scène est abandonné pour revenir à un traitement plus conventionnel. A hésiter entre les deux genres (fiction au second degré et reportage), le sujet perd un peu de sa force.

Dominique Desré

SNIPER LA MORT AU BOUT DU FUSIL

Le tireur embusqué

PARIS – Rentrée attendue que celle d'*Envoyé Spécial*. Et l'on peut applaudir des deux mains, il n'est nullement question de bouleversement d'horaire. L'émission conserve son créneau *prime-time* avec cette formule qui fait son succès depuis deux ans et demi : la mise à l'avant-plan de reportages ciselés dans un souci de qualité et de recherche de vérité. « *Les principes de départ restent les mêmes, explique Paul Nahon, un présentateur unique dans un décor sobre, auquel nous avons apporté quelques modifications pour le rendre plus chaleureux. Nous sommes également restés très attachés à l'intervention des journalistes après la diffusion de leur sujet. Nous tenons à leur rendre hommage car leur travail n'est pas sans prise de risques. Risques parfois considérables, comme vous allez pouvoir vous en rendre compte ce soir pour la première.* »

Quand violence rime avec souffrances

Le numéro 1 de la saison se focalise sur les grands événements de l'été. Une actualité, hélas, placée sous le signe d'une violence extrême. Le premier reportage, intitulé *Sarajevo : Sniper, la mort au bout du fusil* (signé Philippe Buffon), nous entraîne dans les quartiers les plus dangereux de la capitale bosniaque, sur les traces des *snipers*, ces francs-tireurs embusqués qui font régner la peur sur la ville. Parmi, ces gachettes de l'ombre : Goran, 26 ans, un ancien étudiant. Et Paul Nahon de préciser : « à travers le portrait de ce jeune gars, on entrevoit toute l'horreur de la tragédie de l'ex-Yougoslavie. On découvre le champ de ruines qu'est devenu Sarajevo. J'ai rarement vu une telle force dans les images. »

Scènes aussi marquantes que celles tournées en Somalie par Valérie Fourniou, Jean-Louis Melin et Stéphane Poli. *A faim* et à sang met en exergue la lente agonie d'un peuple, dont 500 enfants meurent chaque jour. Drame de la famine donc, mais également drame de la guerre car il régnait dans ce pays, en proie au chaos, une violence extrême et inouïe.

Dans le troisième volet d'*Envoyé Spécial*, on met le cap sur le soleil de Sicile, histoire de détendre quelque peu l'atmosphère. Une détente toute relative cependant



Paul Nahon (assis) et Bernard Benyamin, toujours aux commandes de l'émission d'information préférée des Français. (Doc. DH)

car il s'agit de découvrir la *matanza* (la tuerie), une pêche millénaire, traditionnelle et sanglante. Des pêcheurs prennent en chasse des bancs entiers de thons, qu'ils massacrent, au crochet et au harpon, sous l'œil attentif des Japonais. Des Nippons qui, précisons-le, auront à s'acquitter d'une ardoise de près de 70 millions de F...

Une grande liberté rédactionnelle

La violence dans tous ses états sera sans conteste le fil conducteur de cette première de la saison. « Mais, reconnaît Paul Nahon, nous n'avons pas voulu prendre parti. La force ou l'impact de certains reportages permettra cependant de remettre les choses à leur place, de relativiser tous les petits tracas de notre vie quotidienne, et finalement d'apprécier toute la

douceur de vivre en Europe, à l'heure où l'on s'enferme dans des querelles de clocher pour savoir qui prononce correctement Maas-tricht... »

A propos du fameux traité d'Union européenne, signalons que rendez-vous a été pris à la veille du référendum. Le 17 septembre, très exactement, pleins feux sur Peyznas pour découvrir comment un petit village de 6.000 habitants voit l'Europe de demain. Voilà pour un des nombreux reportages annoncés au cours des prochaines semaines. Parmi les autres temps forts : la Guerre des lâches, au Cambodge (le 24 septembre), un spécial USA d'une heure 1/4 (le 29 octobre), dans la dernière ligne droite de la course aux présidentielles du 3 novembre, ou encore le sida en Afrique (le 15 octobre), un document signé Serge Moati. Côté

grands noms de la caméra, *Envoyé Spécial* va à nouveau laisser carte blanche à des cinéastes et autres réalisateurs de talent. Pavel Lounguine, Régis Warnier, Yves Boisset et Claude Chabrol ont d'ores et déjà répondu présent. « C'est extraordinaire, déclare Paul Nahon, de les avoir derrière de tels reportages, car ils apportent un vent de fraîcheur et un regard différent de celui que nous, journalistes, aurions sans doute eu pour traiter le même sujet. Par ailleurs, je ne manquerai pas de souligner la liberté rédactionnelle dans laquelle nous travaillons, avec un esprit de création formidable, tant au niveau de la forme que du contenu. C'est un avantage considérable, on ne le répétera jamais assez. On espère, bien sûr, qu'il en sera toujours de même à l'avenir. »

Cathy Trograncic

LES FOUS DE GUERRE

FRANCE 2 : 20 h 50

ILS se battent contre leurs souvenirs. Pour le magazine « Envoyé spécial », Philippe Buffon a choisi de filmer les malades des hôpitaux psychiatriques de Bosnie. Parce que, à défaut d'être visible, la fracture morale peut être aussi douloureuse que la mutilation physique. Et que, ignorés des caméras, ils souffrent en silence.

Ce que les médecins appellent « le stress de la guerre » les a tous atteints : ils survivent sans parvenir à surmonter ce qu'ils ont vu ou vécu. La plupart ont subi des blessures corporelles, souvent graves.

Fous de guerre

Les autres ont « simplement » perdu la tête. Aux quatre coins de la Bosnie, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants – bosniaques, croates ou serbes – sont ainsi parqués dans des hôpitaux insalubres, en attendant de se souvenir un peu moins. On les a récupérés, ivres d'errance, de désespoir, et il n'y a pas de remède pour l'instant : à la vétusté des structures, au manque de personnel, d'argent, s'ajoute l'impuissance des médecins à affronter ces traumatismes inhabituels.

A huit ans, Novak n'est pas un petit garçon ordinaire. Une jambe en moins et une bouteille de bière à la main, il boit comme les adultes. Apparemment, le personnel médical laisse faire. Il n'y a pas de calmants à distribuer à heures fixes.

« Avant la guerre, j'étais un homme. Maintenant, je ne suis plus rien. Je suis détruit », dit Milan, vingt-huit ans, qui se culpabilise d'avoir assisté, impuissant, à la mort de son ami.

A. K.

LES FOUS DE GUERRE

Fantômes *par Agathe Logeart*

ILS SONT JEUNES, ils sont beaux. Atablés sous le soleil de l'été, ils boivent la bière à la régalade, en chantant des chansons qui les font rire. Une jeune femme se coule dans les bras d'un homme au torse nu. On nous dit que le petit garçon aux yeux d'écureuil, qui lève, aux côtés des adultes, une bouteille de bière trop grande pour lui, s'appelle Novak et qu'il a huit ans. Il s'amuse à se déplacer à genou sur la table. A genou au singulier, parce qu'il n'a plus qu'un genou, qu'une jambe ; l'autre a été emportée par une mine, et son short rayé flotte, vide, à la hauteur de la table, sur laquelle il danse habilement en chantant, lui aussi. « *Dors tranquillement, grand-mère. Tout le monde a été égorgé. Sauf Moyo, qui a été pendu.* » Ils connaissent tous les paroles de la chanson. Ils connaissent tous des égorgés, des pendus, des enfants qui ont sauté sur des mines, des grand-mères affolées qui jamais ne retrouveront le sommeil, avant de mourir à leur tour.

Cela se passe quelque part dans l'ex-Yougoslavie. On ne nous dira jamais où, ni quand. Ces hommes, ces femmes, ces enfants peuvent être croates, bosniaques ou serbes. Ils peuvent être les trois à la fois, car de toute façon ils ne sont plus rien que des fantômes brisés de la guerre, qui ont trouvé sur les chemins de l'exode et les brancards des batailles perdues le chemin de cet hôpital psychiatrique anonyme où on les a recueillis, pêle-mêle. Sur des feuilles à dessin, certains ont représenté les chars, les fusils, les bombardements, les tombes, la mort reçue, la mort donnée aussi. « *Tout le monde est enterré, ici* », dit un jeune homme dans la lumière

verte des couloirs de l'hôpital. Un autre s'est tranché la gorge. Un fin pansement blanc enserre son cou. C'était, pensait-il, un moyen d'empêcher son fils d'aller lui aussi à la guerre. On l'appelle « général ». Il l'est peut-être. Un troisième se prend pour un médecin, qui vient d'inventer une machine à radiographier les âmes. Dans leurs fauteuils roulants, les amputés font une ronde macabre. Ils se taisent ou parlent trop, incapables d'arrêter l'insoutenable flot des souvenirs. Dans les bras d'une infirmière, une femme sans âge abandonne ses cris, ses larmes. Elle ne sait pas ce que sont devenus les siens. Elle veut rentrer à la maison, même si elle n'a plus de maison, même si elle doit en mourir. L'infirmière a les yeux liquides, le nez rouge de ces larmes contagieuses.

Au détour d'un couloir, un homme s'effondre. D'autres le ramassent et le posent sur son lit, doucement, comme s'il allait se casser en morceaux. Un médecin explique qu'il « *joue à faire le mort* », comme il en a pris l'habitude pour tromper l'ennemi. On distribue les calmants à ces hommes en pyjama qui n'ont plus rien, et pas toujours la mémoire d'eux-mêmes. Ils avancent à pas lents, traînants, dans leurs pyjamas informes. Leurs yeux regardent au-delà d'eux-mêmes, noyés dans un cauchemar sans fin.

C'était un reportage d'« *Envoyé spécial* », sur France 2, intitulé « *Guerre à la folie* ».

(Agathe Logeart interrompt provisoirement sa chronique. Elle sera remplacée, pendant cette période, à partir du lundi 25 septembre, par Luc Rosenzweig.)

21.00

MAGAZINE PROPOSÉ ET PRÉSENTÉ PAR PAUL NAHON ET BERNARD BENYAMIN

3357711

ENVOYÉ SPÉCIAL



Un prisonnier enchaîné

GAMMA

*Sous-titrage télétexte***Les Enchaînés ¶**

REPORTAGE D'EDWARD BEHR ET PHILIPPE LUZZI

Pour le directeur du centre pénitencier de Limestone dans l'État de l'Alabama, c'est un grand jour. Le gouverneur vient de rétablir l'usage des chaînes après cinquante années d'abolition. La presse ne manque pas de couvrir l'événement plébiscité par une majorité de citoyens. Les détenus (Chain gang), entravés par groupe de cinq, travaillent, fers aux pieds, douze heures par jour pendant une durée de un à trois mois. Ce régime carcéral brutal est appliqué même pour les délits mineurs. But avoué de l'opération : humilier les nouveaux prisonniers pour dissuader la récidive. Officieusement, il s'agit de satisfaire les contribuables, las de payer pour des « détenus oisifs ». Les fers constituent également une menace de punition pour tous les autres prisonniers. Le lobby conservateur applaudit cette pratique, qui déjà fait des émules à travers le pays.

—NOTRE AVIS—

Un document bien réalisé qui soulève de réelles questions : l'humiliation de ces prisonniers est-elle nécessaire ? Est-ce pour décourager la criminalité ou pour rassurer l'opinion publique ? GA

Les Fous de guerre ¶

REPORTAGE DE PHILIPPE BUFFON

L'œil fixe, l'air hagard, la voix monocorde, ils errent par milliers dans les locaux, souvent insalubres, des hôpitaux psychiatriques de l'ex-Yougoslavie. Bosniaques, Serbes ou Croates, tous ont vu la mort, celle de leurs proches, celle qu'ils ont donnée et qui les hante à jamais. Frap-

pés de catalepsie ou meurtris dans leur chair, ils ont tous, à leur manière, perdu la raison. Les trop rares psychiatres, dépassés par l'étendue de la tâche, pallient, à grand renfort d'anxiolytiques, les dégâts occasionnés par « le stress de la guerre ». La plupart des patients noient leur malaise dans l'alcool. Rescapés, ils sont condamnés à vivre dans l'horreur. Certains ont eu la force de témoigner. Bouleversant.

—NOTRE AVIS—

Un regard impressionnant sur des corps mutilés et des êtres blessés dans leurs âmes. L'horreur est relatée sans distinction de race avec beaucoup d'authenticité. GA

Les Jardiniers ¶

REPORTAGE DE P. BONTE ET F. BONNET

Le jardinage serait-il devenu le « sport » national des Français ? Chiffre d'affaires : 35 milliards de francs. Bouffée d'oxygène, remède antistress, goût de faire partager l'amour de la terre, voire souci de renouer avec ses racines paysannes, les raisons de cet engouement pour la binette et le râteau sont légion. A Stains, dans la banlieue nord de la capitale, les 650 parcelles des jardins ouvriers, perdues au milieu des cités HLM, constituent, pour leurs heureux propriétaires, un havre de paix, un petit goût de nature. Le phénomène touche toutes les catégories sociales. Pour l'acteur Daniel Gélin, jardiner est devenu « une religion ». (*Sous réserve*).

—NOTRE AVIS—

C'est gai, sans prétention. Cette montée écologique qui génère des passions donne une bouffée d'air frais à côté du réalisme des précédents reportages. GA

22.35 EXPRESSION DIRECTE